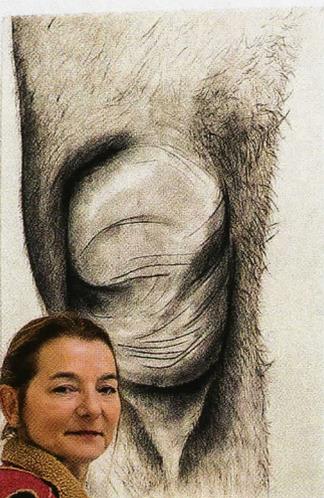
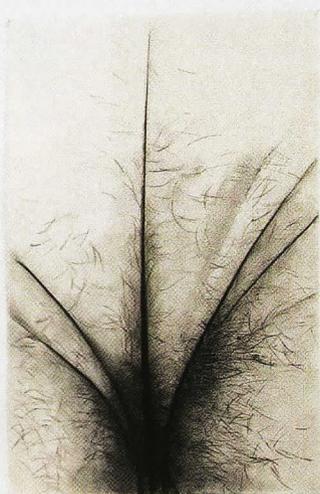
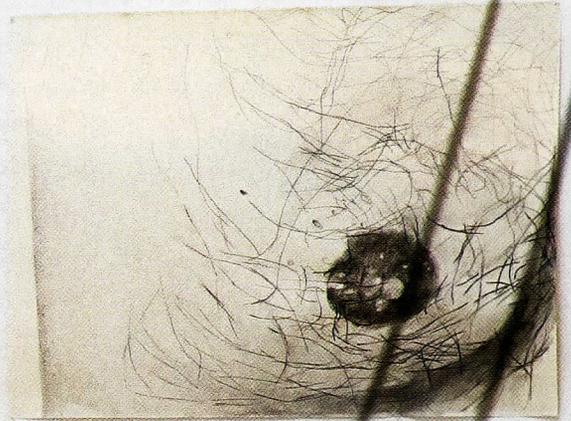
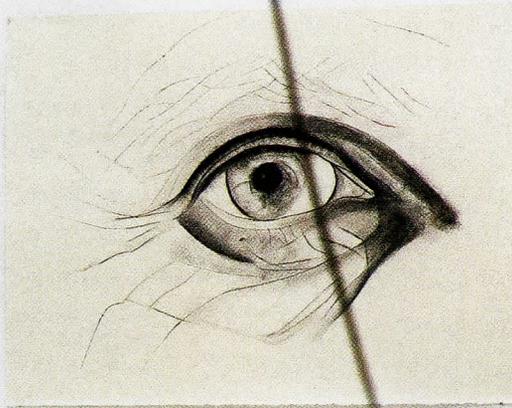
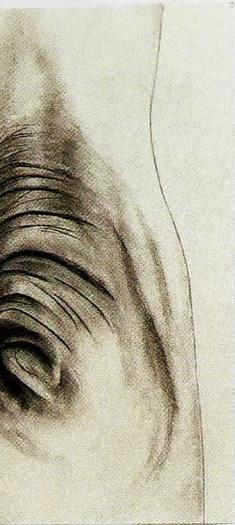


Frédérique Lucien,



le dessin à l'infini

Texte GUILLAUME MOREL Photos MANOLO MYLONAS



Fusains, gouaches, collages ou volumes, l'œuvre de Frédérique Lucien (née en 1969) est tout entier dédié au dessin et s'articule autour du végétal et du corps. Rencontre dans son atelier parisien, à l'occasion de ses expositions à Saint-Louis, Rouen et Bourbourg.

Éclairé d'une belle verrière, le vaste volume aux murs blancs où sont accrochées plusieurs séries d'œuvres pourrait être celui d'une galerie. Au fond d'une petite cour verdoyante du X^e arrondissement de Paris, tout est ici parfaitement ordonné, qu'il s'agisse des créations en cours, des ciseaux, des tubes de colle, des feuilles de papier de couleur ou des pinceaux, alignés sur de grandes tables à tréteaux. « *Je suis assez maniaque, prévient Frédérique Lucien en souriant. J'ai besoin d'un espace rangé et propre, d'autant que je travaille souvent par terre, pour la découpe et le collage.* » Trente ans déjà que cette artiste discrète trace son chemin singulier. Fusain, crayon, encre, gouache, mais aussi plâtre, céramique émaillée ou sérigraphie sur verre, Frédérique Lucien aime expérimenter différents matériaux, techniques et supports, même si elle assure que tout est chez elle affaire de dessin, sur le papier comme dans l'espace.

« *Je crée des œuvres en volume, mais je ne suis pas sculptrice, précise-t-elle humblement. Je me débats avec la matière. J'expérimente, j'essaie, je me documente au fur et à mesure de mes besoins. Chaque nouvelle expérience naît d'une rencontre, d'une invitation.* » Frédérique Lucien aime les défis, aborder une technique qu'elle ne maîtrise pas. « *Lorsque j'étudiais aux Beaux-Arts de Paris dans l'atelier du peintre Joël Kermarrec, je m'intéressais à toutes les formes plastiques. À la sculpture avec Claude Viseux et Toni Grand, à la gravure avec Pierre Courtin, à la lithographie au côté d'Abraham Hadad* », raconte celle qui a grandi dans un environnement familial propice à développer sa sensibilité artistique, auprès d'un père architecte et décorateur. « *Mes parents étaient aussi des passionnés d'entomologie. Cela m'a*

Frédérique Lucien devant le grand mur du fond de son atelier parisien, où est accroché un ensemble de dessins au fusain de la série *Anonyme*, déclinaison infinie de différents fragments du corps humain.



Ci-dessus, à gauche : vue générale de l'atelier avec, sur les grandes tables de droite, des travaux en cours d'exécution. À droite : le nombril a inspiré à Frédérique Lucien des variations en dessins et en volumes. Ici, un grand plâtre. Ci-contre : outre de nombreux livres, les étagères du coin bibliothèque comptent une multitude d'objets de curiosité,

marquée et j'en ai gardé le goût de l'accumulation, de la collection. »

En témoignent les nombreux objets que l'on découvre sous la mezzanine, sur les étagères de son coin bibliothèque, des cires, des coquillages, des petites bouches de toutes sortes que lui ont offert ses amis, des ex-voto portugais... Et sa manière particulière de disposer ses propres œuvres dans l'atelier, sur ces tables où sont soigneusement juxtaposés dessins et collages, où les volumes en plâtre (des moulages de mains, de doigts, de cous ou de genoux), semblent répondre à un ordonnancement bien précis. Ce n'est sans doute pas un hasard non plus si son travail ne se développe que sur le principe de la série.

Le corps par le fragment

La carrière de Frédérique Lucien a débuté en 1989 chez Jean Fournier, galerie à laquelle elle est toujours restée fidèle. Dans



le cadre des Nuits Paris Beaubourg, l'artiste présentait alors ses *Pommes de terre*, des monotypes sous forme de diptyques ou de grands panneaux, qui ont tous été vendus pendant l'exposition. Sont ensuite venus les *Pistils*, premiers fusains exécutés en 1990, puis les *Fruits d'érable* deux ans plus tard. Aujourd'hui encore, le végétal demeure le fil rouge de sa production, même si le corps s'y est octroyé une place de choix depuis 2003. Cette année-là, l'artiste s'initie à la céramique à l'occasion d'une résidence à Poncé-



notamment une petite collection de bouches, de natures et de matériaux divers, offertes par les amis de l'artiste. Page de droite : sur le mur, derrière la table où sont disposés des volumes en plâtre (moulages de mains, de genoux, de sexes ou de pieds), deux grands *tondo* (monotypes) et une série de collages-découpages colorés.

sur-Loir, et donne naissance à une série de *Céramiques dégourdies*, d'intrigantes formes ovales dotées d'oreilles qu'elle exposera à la galerie Jean Fournier, au musée Zadkine ou au gré d'expositions organisées à Reims ou à Vannes. Un sujet que Frédérique Lucien a traité en parallèle dans une série de dessins oniriques, presque surréalistes, où l'oreille devient métaphore du corps, en évoquant la forme lovée d'un fœtus.

Au cours de ces dix dernières années, elle a décliné ses recherches sur la nature et le corps au fil de plusieurs séries (*Îles*, *Orée*, *Giornate*, *Vanités*...) qui se poursuivent dans le temps, sans qu'aucune soit jamais refermée. Tout se rejoint, se complète, s'enrichit continuellement, pour former une œuvre globale, faite de prolongements et de ramifications multiples, comme les branches d'un arbre qui ne cesserait de grandir. Dans le travail de Frédérique Lucien, la figure humaine n'est appréhendée



que par le fragment. Des yeux, des bouches, des mains, des jambes, des sexes, des nombrils, qui ont quelque chose de l'ordre du fétiche et qui suffisent à suggérer le corps, féminin ou masculin.

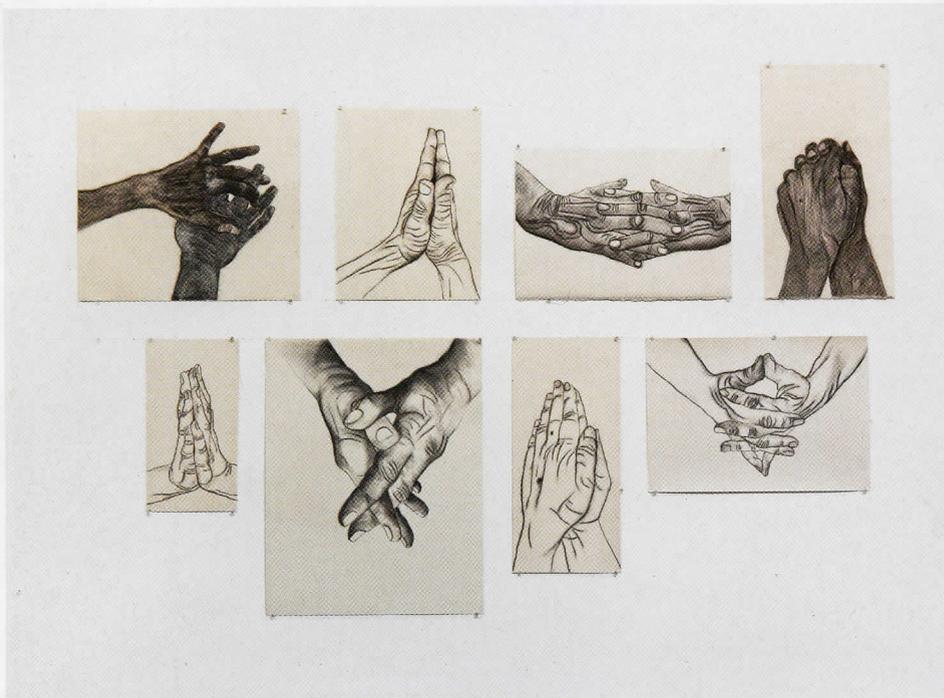
Le classicisme de ses sujets, l'usage de matériaux et de techniques traditionnels, inscrivent – toutes proportions gardées – l'artiste dans la lignée des grands maîtres du passé qu'elle admire depuis toujours, d'Albrecht Dürer à Edgar Degas (dont les monotypes ont fortement inspiré ses propres *Encres*), en passant par Henri Matisse et les dessins à la pierre noire de Georges Seurat. Son inspiration naît à la fois d'une observation directe de la nature, de photographies ou de moulages qu'elle fait de ses proches, et des multiples carnets de croquis qui l'accompagnent depuis des années, devenus de précieux répertoires de formes et de matières. Une sorte de collection, là encore.

Le goût de la beauté

Si Frédérique Lucien flirte parfois avec l'abstraction (un horizon, une ligne de mer pour signifier un paysage), la réalité reste toujours son point d'ancrage. Elle aime les formes pures, les tracés précis, bannit le détail superflu qui détournerait le spectateur de l'essentiel. Son art est à la fois très intime et universel, puisqu'elle ne dévoile jamais l'identité de ses modèles, chaque figure étant invariablement *Anonyme*, pour reprendre le titre de l'une de ses séries, composée de volumes et de dessins au fusain. Il y a chez elle une délicatesse du regard, une poésie du geste. Un goût pour la beauté aussi, notion si souvent honnie dans l'art contemporain. Frédérique Lucien conceptualise peu et revendique pleinement la dimension décorative de certains de ses travaux, notamment lorsqu'il s'agit de ses papiers évidés, découpés, dont les formes simples et les élégants aplats colorés ne sont

pas sans évoquer les œuvres ultimes de Matisse. Son art est propice à la contemplation, au silence, à la méditation. Ainsi, par exemple, de ces mains en prière, en plâtre, qu'elle présente actuellement dans l'église Saint-Jean-Baptiste de Bourbourg, en dialogue avec les sculptures pérennes, en acier, du *Chœur de lumière* d'Anthony Caro. « *La dimension du sacré est importante dans mon travail, et il y a une charge émotionnelle dans cette confrontation de mes pièces avec le travail de cet artiste qui, au-delà d'une œuvre, a pensé un espace* », explique-t-elle.

Frédérique Lucien est en même temps à l'honneur à Rouen (au Muséum d'histoire naturelle et dans l'espace d'art contemporain du CHU), ainsi qu'à la Fondation Fernet-Branca de Saint-Louis, où elle mélange, aux côtés des aquarelles de Gabriele Chiari et des installations de Véronique Arnold, des pièces de séries et d'époques différentes, *Feuiller*, *Follicules*, *Simple Temps* et autres



Formes noires. Contrairement à nombre d'artistes qui donnent carte blanche aux commissaires, Frédérique Lucien aime s'investir dans ses accrochages. « *Mon atelier est un espace où je crée, mais c'est également le lieu où je construis mes expositions. Un endroit où je rêve et où il m'arrive aussi de danser... C'est mon petit grain de folie* », confie-t-elle.



Ci-dessus et ci-contre : on retrouve ici les deux thèmes de prédilection de Frédérique Lucien, le corps à travers des études de mains, et le végétal, sujet d'une grande composition aux tonalités vives, dans une veine très décorative qui n'est pas sans rappeler les gouaches découpées de Matisse. Page de droite : l'atelier vu depuis la mezzanine qui coiffe la bibliothèque. Au sol, un grand format en cours de réalisation, qui associe peinture, découpage et collage.

À VOIR

- « **MÉTAMORPHOSES. FRÉDÉRIQUE LUCIEN, GABRIELE CHIARI, VÉRONIQUE ARNOLD** », Fondation Fernet-Branca, 2, rue du Ballon, 68300 Saint-Louis, 03 89 69 10 77, www.fondationfernet-branca.org du 15 novembre au 27 mars.
- « **CHER MODÈLE. FRÉDÉRIQUE LUCIEN** », Ciac - Centre interprétation art et culture, 1, rue Pasteur, 03 28 22 01 42, ciacbourbourg.fr et église Saint-Jean-Baptiste, 26, place du Marché-aux-Chevaux, 59630 Bourbourg, du 17 octobre au 6 mars (en lien avec l'exposition « **CHER MODÈLE. CHARLES GADENNE EN CONVERSATION** », au musée du Dessin et de l'Estampe originale, à Gravelines, aux mêmes dates).
- « **EPIDERMIC. FRÉDÉRIQUE LUCIEN, CATHERINE LARRÉ, DOMINIQUE DE BEIR** », CHU de Rouen, Porte 10, 1, rue de Germont, 02 32 88 89 90, www.chu-rouen.fr et Muséum d'Histoire naturelle, 198, rue Beauvoisine, 76000 Rouen, 02 35 71 41 50, www.rouen.fr du 5 novembre au 4 janvier.

À SAVOIR

FRÉDÉRIQUE LUCIEN EST REPRÉSENTÉE par la galerie Jean Fournier, 22, rue du Bac, 75007 Paris, 01 42 97 44 00, www.galerie-jeanfournier.com

À LIRE

- FRÉDÉRIQUE LUCIEN : IL, Sunart éditions, 2015 (125 pp., 30 €.)
- FRÉDÉRIQUE LUCIEN. INTROSPECTIVES, Lienart éditions, 2011 (192 pp., 30 €.)

